



**DEON
MEYER**

**L'ANNÉE
DU LION**

**Deon Meyer
au meilleur!**

Seuil

L'ANNÉE DU LION

DEON MEYER

L'ANNÉE DU LION

Les Mémoires de Nicolas Storm
sur l'enquête de l'assassinat de son père

r o m a n

TRADUIT DE L'AFRIKAANS ET DE L'ANGLAIS
PAR CATHERINE DU TOIT ET MARIE-CAROLINE AUBERT

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Exergue :
« Simple comme le crime » (1950, trad. Jean Bailhache),
in *Les Ennuis c'est mon problème* de Raymond Chandler © Omnibus,
un département de Place des éditeurs, 2009.

Titre original : *Koors*
Éditeur original : Human & Rousseau
© 2016 by Deon Meyer
ISBN original : 978-0-7981-7385-8

ISBN 978-2-02-136511-5

© Éditions du Seuil, octobre 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le mystère original qui accompagne tout voyage est le suivant : comment le voyageur est-il arrivé au point de départ ?

Louise Bogan

Les souvenirs d'humiliation persistent pendant des dizaines d'années...

Oliver Burkeman, *Help !*

Toute autobiographie contient deux personnages, un Don Quichotte, l'Ego, et un Sancho Pança, le Soi.

W.H. Auden

Une autobiographie est parfois sincère mais elle ne dit jamais la vérité.

Robert A. Heinlein, *Friday*

Mais dans ces rues sordides doit avancer un homme qui n'est pas sordide lui-même, qui n'est ni véreux ni apeuré... Il doit être un homme de cette trempe. Il est le héros, il est tout. Il doit être un homme complet, à la fois banal et exceptionnel. Il doit être, pour employer une formule un peu usée, un homme d'honneur.

Raymond Chandler

1

Je veux te raconter comment on a assassiné mon père.

Je veux te raconter qui l'a tué et pourquoi. Car c'est l'histoire de ma vie. Et l'histoire de ta vie et de ton monde, tu verras. J'ai attendu longtemps avant de le faire parce que je crois qu'il faut de la sagesse, de la perspicacité. Et du recul. Je pense qu'il faut d'abord arriver à surmonter tout le mal, dominer ses sentiments.

J'ai quarante-sept ans aujourd'hui. L'âge qu'avait mon père quand il est mort pendant l'année du Lion. C'est peut-être suffisant, comme recul, mais il est possible que je n'aie jamais la sagesse ou la perspicacité requises. Pourtant j'ai peur d'oublier certains événements et des personnes importantes. C'est pourquoi je ne veux plus attendre.

Les voilà donc. Mes Mémoires, mon histoire de meurtre. Et mes révélations, pour que le monde sache enfin.

L'année du Chien

20 MARS

Nous nous souvenons le mieux des moments de peur, de perte et d'humiliation.

J'ai treize ans, le 20 mars de l'année du Chien.

La journée se passe comme la veille et l'avant-veille. Il y a le bourdonnement sourd du moteur à gasoil du grand Volvo FH12 et la vibration lointaine des seize roues sous la longue remorque couverte. À l'extérieur, un paysage sans surprise, oubliable. Je me rappelle le froid factice de l'air conditionné dans la cabine. L'intérieur du camion sent encore le neuf. J'ai un manuel scolaire ouvert sur les genoux, mais la tête ailleurs.

Mon père ralentit. Je lève les yeux. Je vois les lettres blanches sur le fond noir du panneau indicateur : BIENVENUE À KOFFIEFONTEIN !

– Koffiefontein, dis-je à haute voix, enchanté par le nom et par l'image que mon esprit enfantin évoque – une source chaude et aromatique de café frémissant, réconfortant.

Nous entrons dans le village au ralenti. Le presque crépuscule de la fin d'après-midi le rend fantomatique, comme tous les autres. Les trottoirs couverts de mauvaises herbes, les pelouses derrière les clôtures envahies par la végétation. Au loin, derrière les bâtiments plats de la rue principale, des éclairs jouent de long en large, impressionnants entre les formations nuageuses incroyables. La ligne d'horizon saigne d'un rouge profond et troublant.

Mon père les indique de son index.

– Cu-mu-lo-nim-bus, dit-il en détachant les syllabes. C'est ainsi qu'on appelle ces nuages-là. Le nom vient du latin. « Cumulus » veut dire « amas ». Et « nimbus » désigne un nuage de pluie. Ils nous donnent les orages.

Je me risque à prononcer le mot :

– Cu-mu-lo-nim-bus.

Il me fait un signe de la tête et il manœuvre habilement le gros camion pour s'arrêter dans une station-service. Il appuie sur l'interrupteur qu'il a installé lui-même pour allumer l'éclairage sur les côtés de la longue remorque. Les pompes à essence projettent des ombres élancées comme des silhouettes humaines. Il coupe le moteur. Nous descendons.

Nous sommes tellement habitués à ce que tout soit paisible. La chaleur de la journée remonte du bitume, le bourdonnement des insectes est épais à couper. Et un autre bruit, un tapis de sons plus profonds.

– C'est quoi ce bruit, papa ?

– Des grenouilles. La Rietrivier est juste à côté.

Nous longeons la remorque. Elle est blanche avec trois grosses lettres vertes qui semblent avoir été penchées par une soudaine rafale de vent : RFA. À l'arrière de la remorque, il y a l'explication – Road Freight Africa. Nous l'avons trouvée sur une aire de poids lourds à l'extérieur de Potchefstroom, avec le camion tracteur Volvo presque tout neuf, le réservoir plein. Et nous voilà, père et fils, côte à côte. Lui, les cheveux longs en bataille et blonds, moi, tout aussi mal peigné et brun. J'ai treize ans, dans ce no man's land entre enfant et ado, et je m'y sens tout à fait à l'aise.

Une chauve-souris passe au-dessus de ma tête.

– Comment est-ce qu'elle attrape ses proies ? demande mon père.

– En les repérant avec des ultrasons.

– Qu'est-ce que c'est comme animal, une chauve-souris ?

– Un mammifère, pas un oiseau.

Il m'ébouriffe les cheveux.

– C'est bien.

Je suis content.

Nous commençons le rituel familial qui se répète au moins une fois par jour, depuis des semaines maintenant : mon père dépose le petit générateur Honda et une pompe électrique à côté de la rangée de citernes de différentes couleurs. Puis il vient chercher la grosse clé à molette pour soulever le couvercle noir de la citerne de gasoil. Moi, je m'occupe du long tuyau d'arrosage. Il est raccordé à la pompe électrique et je dois mettre l'embout dans le réservoir du camion et attendre.

On doit faire le plein dans un monde sans électricité.

J'ai inséré l'embout et, comme je m'ennuie, je lis les inscriptions sur le mur blanc du bureau de la station-service. Électricité Myburgh.

Pneus Myburgh. Je me dis qu'il faut poser la question à mon père car je sais que « burg » veut dire « fort » – il me l'a expliqué quand on a traversé des villages comme Trompsburg et Reddersburg –, mais cette orthographe est différente et ce n'est pas le nom de ce village.

Brusquement, le bourdonnement des insectes s'interrompt. Quelque chose détourne mon attention, derrière mon père dans la rue. Surpris par ce signe de vie inattendu et un peu alarmé par le caractère furtif du mouvement, j'appelle mon père. Il est accroupi, en train de manœuvrer la pompe. Il lève ses yeux sur moi, suit mon regard et voit les ombres dans l'obscurité.

– Monte ! crie-t-il.

Il se lève, la grosse clé à molette dans la main. Il court vers la cabine du camion.

Je suis debout, figé. La honte de mon impuissance allait me ronger de longs mois par la suite, mon inconcevable idiotie. Je ne bouge pas, mon regard suit les ombres. Elles prennent forme.

Des chiens. Souples, rapides.

– Nico !

Dans la voix de mon père, une terrible urgence. Il se tient immobile pour protéger son enfant de ces animaux résolus. Le désespoir dans sa voix est comme une décharge et balaye ma peur. Enflamme la première braise de remords. Je sanglote en courant le long de la remorque vers la cabine. À travers mes larmes, je vois le premier chien entrer dans la lumière, sauter à la gorge de mon père, la gueule grande ouverte, exposant ses longues dents acérées.

Je vois la grosse clé décrire un arc, l'ombre fugace de ce mouvement. J'entends le bruit sourd du contact avec la tête de la bête et un glapisement aigu. Devant la marche de la cabine, je saisis la rampe et la peur me pousse à l'intérieur. Un chien se rue sur moi et je claque la portière. Il saute, haut, presque au niveau de la fenêtre ouverte, les griffes grattant sur le métal, les yeux ambre, les crocs jaunes dans l'éclairage de la remorque. Je hurle. Le chien retombe. Mon père est toujours en bas. Cinq ou six chiens le surveillent, l'encerclent. D'autres entrent dans la lumière au galop, maigres, sans pitié.

Après, tout s'est passé très rapidement, comme si le temps s'était figé. Je me rappelle les moindres détails. Le désespoir sur le visage de mon père alors que les chiens le coupent de la sécurité du camion, à peine trois mètres plus loin. Le sifflement de la grosse clé. L'électricité dans l'air, l'odeur d'ozone, l'odeur des chiens. Ils reculent devant la précision

mortelle de la clé à molette, souples et agiles, hors d'atteinte. Mais ils restent entre lui et la portière du camion, grognant, claquant des dents.

– Prends le pistolet, Nico. Tire !

Ce n'est pas un ordre mais une supplication anxieuse, comme si mon père voyait déjà la mort et les conséquences pour son fils : seul, en rade, condamné.

Son visage se crispe de douleur, un chien qui l'attaque par-derrière le mord à l'épaule. Cela me sort brusquement de ma peur paralysante. Mes mains trouvent le Beretta sur le large tableau de bord, mon pouce libère avec difficulté le cran de sûreté, comme mon père me l'a montré plusieurs fois. Un autre chien se jette sur son avant-bras, s'y tient accroché. Mes deux mains sur l'arme, deux doigts pour déclencher la détente à double action, le coup part dans l'air, non maîtrisé, le bruit assourdissant dans la cabine, un bourdonnement dans les oreilles, tous les sons amortis. La cordite me brûle les narines. Les chiens s'immobilisent un instant. Mon père brandit la clé à molette. Celui qui est pendu à son bras lâche prise, il s'approche de la portière. La meute s'active, saute. Je vise le flanc d'un chien et tire. Il tombe. Je tire, encore et encore. Des bêtes poussent des cris de douleur à peine audibles, les autres reculent, pour la première fois.

Mon père atteint la portière, l'ouvre, se jette dans la cabine, un chien attaché au mollet, il lui donne un coup de pied et la bête tombe. Il a du sang sur les bras, sur le dos, il me pousse sur la banquette, claque la portière.

Je vois son visage, le dégoût, l'intensité, la peur, l'horreur, la colère. Je le sens m'arracher le pistolet des mains. Il éjecte le chargeur et en insère un autre. Il se penche par la vitre. Il tire et tire et tire et tire. Mes oreilles bourdonnent à chaque détonation, les douilles pleuvent contre le pare-brise, le tableau de bord, le volant et tombent à terre à côté de moi, partout. Je vois la chemise déchirée de mon père, les blessures profondes sur son dos, rouge sombre comme les nuages. Le chargeur est vide, mais il appuie toujours sur la détente. La cabine est remplie de fumée.

Le 20 mars de l'année du Chien. Onze mois après la Fièvre.

* * *

Mon père est plié en deux, le pistolet sur les genoux. Immobile. Je ne peux pas voir s'il a les yeux fermés.

Les bruits de l'extérieur reviennent peu à peu en douces vagues qui nous inondent. Les grenouilles, les grillons du début de soirée. À l'ouest, dans le lointain, l'horizon sanglant se fond au noir, et mon père ne bouge toujours pas.

Quelqu'un sanglote doucement. Je ne me rends pas tout de suite compte que c'est moi. Je ne veux pas, pas maintenant. C'est déplacé. Ingrat, en quelque sorte. Mais je n'y peux rien. Les sanglots arrivent plus forts, plus précipités. Mon père se tourne vers moi, pose le pistolet, me prend dans ses bras. Tout mon corps tremble, mon cœur cogne et cogne. Je sens le sang et la sueur sur mon père, me colle à lui.

L'oreille contre son sein, j'entends le tambour rapide de son cœur.

– Ça va aller, dit-il.

Je n'entends pas ses paroles, je ne fais que sentir les vibrations. Ça va aller, aller, aller.

Il me serre plus fort. Peu à peu, je me calme.

– Tu es mon héros, Nico, dit-il. Tu as bien fait, tu entends ?

Enfin, j'arrive à sortir le mot qui est resté coincé si longtemps.

– Maman.

Et alors, je suis saisi de honte.

– Seigneur, dit mon père, et il me serre plus fort encore, et puis il éteint l'éclairage sur le côté de la remorque.

* * *

Mon père s'appelle Willem Storm.

Dans la lueur d'une lampe à gaz je nettoie ses blessures. Mes mains tremblent. Le désinfectant doit brûler comme une flamme dans les longues entailles rouges mais il ne dit rien. Ce n'est pas normal. Son silence me fait peur, renforce l'idée que je n'ai pas été à la hauteur.

Plus tard, il ouvre deux boîtes de spaghettis aux boulettes Enterprise. Nous mangeons en silence. Je fixe des yeux la boîte rouge et bleu et me demande ce qui ne va pas avec le porc. Car sur la boîte il y a une vignette jaune qui proclame en lettres rouges et épaisses : SANS PORC.

– Je ne pensais pas que ça arriverait aussi vite, dit mon père enfin.

– Quoi, papa ?

– Les chiens, dit-il, et il fait un vague geste de la main.

Puis il se tait de nouveau.

21 MARS

Le matin, Père traîne les cadavres des chiens derrière la station-service et y met le feu.

Il ne parle pas. Rien ne va plus. La peur est comme une ombre qui me suit.

Nous prenons la route, sans café, sans déjeuner.

– Nous nous arrêterons pour manger dans un endroit spécial, dit Père.

Il essaie d'en faire une occasion particulière mais je le connais suffisamment pour savoir que sa bonne humeur est forcée. Les morsures doivent le faire horriblement souffrir.

– D'accord, papa, dis-je comme si je partageais son enthousiasme.

Il vide rapidement une bouteille d'un litre d'eau.

Une heure plus tard, nous nous arrêtons à l'endroit spécial. J'oublie la détresse qui m'accompagne depuis le matin. Je m'exclame comme un gamin, émerveillé car c'est vraiment très beau et bruyant – un pont, un barrage, un vrombissement. À gauche, le lac, parfaitement immobile, une vaste étendue d'eau scintillante. À droite, une rivière dans une gorge profonde, voilée derrière la brume de l'eau qui bouillonne sur les écluses.

Père se gare au milieu de l'énorme barrage en béton. Il baisse toutes les vitres. Le bruit de la chute d'eau fait vibrer le camion. Père doit élever la voix, il indique le miroir du lac :

– C'est le barrage de Vanderkloof.

Et puis il regarde vers la gorge :

– Et là, c'est le fleuve Orange.

– Waouh !

Hier est oublié, je suis complètement séduit.

– Je pense qu'ils ont laissé les écluses ouvertes après la Fièvre. Heureusement.

Le regarde bouche bée. Et puis je me rends compte que Père a prononcé les mots « la Fièvre » autrement. Pas comme d'habitude. Doucement et vite, et à contrecœur, comme s'il ne voulait pas que j'entende. Je me tourne vers lui mais il évite mon regard.

– Faisons du café, dit-il rapidement.

Nous avons un petit réchaud à gaz et une grande cafetière italienne sous la couchette, derrière le siège. Avec le *beskuit*¹, un sac de *biltong*² et des bonbons. Je grimpe à l'arrière et prépare le café.

Normalement, nous descendons pour manger quand nous sommes sur la route. Mais Père ne se lève pas. Il fait peut-être attention après les chiens.

Je lui tends du *beskuit*. Il ne prend qu'un morceau. J'en mange trois, tout à coup affamé.

La cafetière siffle. L'odeur du café remplit la cabine. Je verse d'abord celui de Père, qu'il boit noir et sans sucre. Je prends le mien avec deux sucres et du lait en poudre.

– Voilà, papa.

Il se tourne vers moi. J'attends qu'il dise « tant qu'on peut ». C'est ce qu'il dit tous les matins quand on boit notre café. Il lève légèrement la tasse, comme quand on trinque, et sourit du coin des lèvres. Car quelque part dans l'avenir il n'y aura plus de café et s'il y en a encore, il sera vieux et sans goût, et ce jour approche. C'est ce que mon père a expliqué la première fois qu'il a dit « tant qu'on peut ».

Ce matin, il ne dit rien.

Je vois d'abord sa main trembler. Et puis je vois la sueur sur son front, la rougeur de son visage. Et ses yeux, ternes, dans le vague. Brusquement, je comprends ses silences et tout le reste. La peur m'envahit et je fonds en larmes.

– Ce n'est pas la Fièvre, dit-il. Tu m'entends ?

La peur n'est plus une ombre. Elle est en moi.

– Nico, écoute-moi bien, dit mon père, sa voix tout aussi désespérée que la veille avec les chiens.

1. Gâteau sec traditionnel, généralement préparé avec du babeurre et des graines d'anis. Le nom est dérivé du « biscuit de guerre » français, mais la recette n'a rien à voir. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

2. Viande séchée de bœuf, d'autruche ou de gibier, que l'on emporte pour les longs voyages.

